

## CORRIGÉS

### ■ SUJET 1 (dans le thème) : En quel sens peut-on dire d'une chose qu'elle est vraie ?

Le sujet proposé pouvait légitimement déconcerter, pour au moins deux raisons. La première est que la question “en quel sens ?” pouvait paraître appeler une simple réponse. A supposer qu'on le voie, on ne pouvait pas se contenter d'explicitier le sens que prend le mot “vraie” lorsqu'il s'applique à une chose. Que s'agit-il alors de faire? Le savoir est déjà un bon indice de la compréhension de ce qu'est un problème et de ce qui le distingue d'une simple question. La réponse est dans la difficulté qu'il y a à penser la vérité d'une chose. La mise en évidence de cette difficulté, des conséquences qu'entraîne une telle conception de la vérité constituent ici le cœur de la réflexion. La seconde est que la vérité est communément considérée comme la propriété d'un jugement, d'une proposition, plutôt que d'une chose. La définition classique de la vérité comme adéquation de l'intellect et de la chose est le plus souvent interprétée d'une façon qui amène à la situer plutôt dans l'idée que dans la réalité à laquelle cette idée doit être conforme, cette conformité donnant la qualité d'être vraie à l'idée, et non à la chose à laquelle celle-ci se rapporte.

Il faut pourtant reconnaître que l'attribution de la vérité aux choses correspond par ailleurs à un usage courant. La formulation cesse d'être déconcertante si l'on inverse l'ordre des termes : autant “une chose vraie” pouvait surprendre, autant parler d’“une vraie chose” rejoint l'usage, et montre que la distinction vrai/faux s'applique aussi bien aux choses qu'aux idées. Parler de chose vraie, c'est donc parler de la vérité d'une chose par opposition à la vérité de ce qu'on en pense ou dit. Ce n'est pas parler de la vérité d'une idée, ni de la vérité elle-même, mais de ce qui fait qu'une chose est vraie. Or, si nous pouvons être en peine de dire ce qu'est la vérité, c'est-à-dire de la définir, nous semblons par contre pleins d'assurance pour déclarer une chose “vraie”. A quelle vérité se réfère-t-on alors ?

Le vrai et l'authentique.

La confrontation du "vrai" au "faux" pouvait ici se révéler éclairante. En premier lieu car le terme "faux" pris comme substantif prend un sens spécifique qui ne se réduit pas au contraire du vrai, au point de pouvoir désigner à lui seul une chose : "c'est un faux", et les exemples sont ici faciles à trouver : de faux papiers, un faux bijou, et bien sûr les faux Vermeer qui ont valu à Van Meegeren une certaine notoriété... Ensuite parce qu'il révèle a contrario que nous ne prenons soin de préciser le caractère vrai d'une chose que lorsque l'on est confronté à la possibilité de sa falsification, ce qui expliquerait que la question de la vérité soit d'abord posée sur le terrain de la véracité avant d'être placée sur le plan de la réalité : un faux est en effet bien réel, mais il trompe parfois même l'expert le plus avisé. Ici, c'est la notion d'authenticité qui apparaît comme éclairant le sens à donner à la vérité d'une chose. La chose vraie est celle qui n'est pas une imitation, un faux-semblant, une copie, une contrefaçon ou encore un trompe-l'œil. Les choses qui ne sont pas vraies ne sont pas les choses qu'elles semblent être. Et puisqu'il est difficile d'imputer aux choses l'intention maligne de nous tromper, il faut mettre sur le compte de notre faillibilité la possibilité de prendre ces choses pour ce qu'elles ne sont pas. Sauf bien sûr à considérer les choses intentionnellement produites pour tromper : leurre par exemple.

S'il convenait de les repérer, il n'est pas sûr cependant que ces oppositions soient de nature à déterminer suffisamment la nature de la vérité que l'on évoque en parlant d'une chose vraie ni à en déterminer le sens.

Les deux adéquations.

On pouvait, pour y parvenir, revenir sur l'expression latine "adæquatio rei et intellectus", dont le "et" n'indique aucun sens privilégié de lecture pour l'établissement de la relation. On pouvait dès lors envisager la vérité de deux façons, en fonction du sens selon lequel on parcourt la relation idée/chose : de l'idée à la chose, ou de la chose à l'idée. Partant de cette distinction, il était possible de distinguer deux significations pour la vérité : la première correspondant à la définition classique évoquée plus haut, la seconde faisant de la

vérité l'adéquation inverse de la chose à son idée. C'est cette seconde interprétation qui permettait d'envisager un autre sens pour l'expression "une chose vraie" qui ne se réduise pas à l'authenticité. Si la première situe la vérité dans l'intellect, la seconde permet en effet de situer la vérité dans la chose, tout en la pensant encore comme adéquation ou conformité.

Parler de chose vraie c'est donc déplacer la vérité en la faisant passer de l'adéquation de l'idée et de la chose (et plus précisément de l'idée à la chose) à la chose elle-même. Le repérage de ce déplacement et le questionnement de sa pertinence, de ses conditions de possibilité, posent alors la question de savoir à quoi la chose est adéquate lorsqu'elle est dite vraie.

Le "vrai café" ne s'oppose pas seulement à ce qu'en des temps difficiles on appelait un ersatz, c'est-à-dire un produit de remplacement qui à la lettre n'est pas du café, mais aussi à une boisson qui, sans usurper le nom de café, se révèle d'une moindre valeur que celui qu'on déguste. Le vrai est alors synonyme de conformité à une attente, donc à une représentation préexistante à laquelle la chose est rapportée.

On ne peut donc pas se borner à penser la chose vraie par rapport à des choses qui ne le seraient pas. S'exclamer : "ça c'est un vrai café !" prend son sens par rapport à d'autres expériences qui restent des expériences de café et pas seulement par opposition à un ersatz. Cela montre la difficulté d'une identification de la vérité à la réalité, telle que toute chose serait vraie, dès lors qu'elle serait réelle. Si le vrai se confond avec le réel, il reste à comprendre comment l'idée de chose vraie n'est pas à la limite un pléonasme, qui ne ferait sens que par rapport à l'illusion, au faux-semblant, au mirage, qui ont l'air d'être quelque chose mais n'en ont que l'apparence et n'en sont pas. Quel statut donner alors à une chose qui, sans être un faux, n'est simplement pas accomplie au même point que la chose vraie ? Y a-t-il un intermédiaire entre le faux bois qui n'est que de la peinture, et n'est donc pas du bois, et le vrai bois : le bois n'est-il pas toujours "vrai" dès lors qu'il est réellement du bois ? Mais alors, pourquoi pouvons-nous dire, à propos d'une pièce de bois particulière que "ça, c'est du vrai bois !" ? Réaliserait-elle mieux que d'autres l'essence du bois ? Penser la vérité d'une chose ainsi, n'est-ce pas rester tributaire d'une forme de conformité simplement inversée et référant la chose à son idée ? Si la vérité de la chose tient à ce qu'elle réalise parfaitement son

essence, ne faut-il pas plutôt penser que la vérité est dans l'essence plutôt que dans la chose qui s'y conforme? On est alors renvoyé de la vérité qui serait "dans" la chose à la vérité qui est celle de l'idée, mais qui de ce fait serait toujours ailleurs que dans la chose même. Si la chose n'est vraie que parce qu'elle copie son idée à la perfection, alors il convient de situer la vérité dans l'idée et non dans ce qui n'en est qu'une copie. C'est l'erreur dénoncée par Henri Atlan dans *La vérité toute nue* (article publié dans la revue *Le Genre humain* 7-8 (Ed. Complexe, 1983)) : "L'erreur courante — si l'on peut dire — à propos de la vérité consiste à y voir une réalité métaphysique, ou au moins un être épistémologique". Plus loin il évoque "la croyance en l'existence de la Vérité". La penser ainsi, n'est-ce pas échouer dans la tentative de situer la vérité dans la chose?

Il paraît alors nécessaire de distinguer deux manières "d'être vrai" : celle qui tient à la conformité à une idée préalable, et celle qui situe la vérité dans une manifestation ou une révélation.

Révélation et dévoilement.

On pouvait en effet distinguer entre une vérité comprise comme adéquation, et une vérité propre à la réalité, sans réduire celle-ci à l'authenticité ni non plus à une notion qui présuppose encore un modèle et une conformité. Cela implique de faire place à une vérité qui manifeste le modèle plutôt qu'elle ne s'y conforme et, le révélant, ne saurait le présupposer. La chose vraie est alors celle qui manifeste son propre accomplissement et non celle qui se conforme à une idée qui en serait séparée. Cette façon de penser la vérité de la chose ne la soumet pas à une réalité métaphysique supérieure, sorte de "réalité ultime cachée des choses", pour reprendre la formule de Henri Atlan (ibidem, note 1), mais tente au contraire de faire droit à la façon dont la réalité se donne, de façon privilégiée, dans certaines expériences, parmi lesquelles l'expérience esthétique tient une place de choix, si la vérité n'y est plus conçue comme l'horizon d'un dépassement de la chose même mais au contraire située dans sa pure présence.

## ■ SUJET 2 (hors-thème) : Pourquoi punir ?

Comme toujours, il faut commencer par souligner qu'une simple énumération des raisons qu'on peut avoir de punir ne saurait tenir lieu de problématisation, c'est-à-dire de la nécessaire mise en évidence d'une tension interne à la punition qui puisse faire douter du bien-fondé de ses motivations. Cette tension doit être recherchée dans la contradiction entre le ressort supposé de la punition et la finalité de cette dernière, l'un comme l'autre pouvant être interprétés de plusieurs façons. La bonne compréhension de la question suppose la maîtrise de la distinction entre cause et fin, qui figure au programme de philosophie des classes terminales. Pour faire apparaître cette contradiction, il faut donc distinguer plusieurs interprétations aussi bien de la punition elle-même que de ses finalités. Il convient ensuite de tenter d'examiner comment la punition pouvait échapper à cette aporie.

Il peut d'abord être légitime de comprendre le "pourquoi" comme une demande d'explication portant sur les causes qui font que l'on punit. Cela pouvait déjà permettre de confronter la punition et la vengeance pour chercher à quelles conditions la punition peut s'en distinguer, et de déterminer ainsi quel bien elle peut produire chez celui qui est puni, si elle ne se borne pas à lui faire subir un mal équivalent à celui qu'il a commis et supposé le compenser en rétablissant l'équilibre qu'il a compromis. Dès cette étape, il importait, pour donner au sujet toute sa portée, d'en situer l'enjeu dans une réflexion sur la justice.

On peut ensuite entendre le "pourquoi" au sens de "dans quel but ?" : il ne suffit alors pas de passer en revue les fins poursuivies par la punition (l'éducation, l'exclusion, la réparation, l'intégration...), d'une façon purement descriptive, qui s'en tiendrait au seul constat de fait. Il faut encore s'interroger sur la cohérence de la punition en tant que moyen avec la ou les fins qu'elle poursuit. Ici, on pouvait envisager la punition comme remède et questionner la pertinence et les limites de l'analogie platonicienne : peut-on prétendre soigner l'âme en s'en prenant au corps ?

La réflexion sur la punition pouvait difficilement faire l'économie d'une analyse des formes de punition, qui ne sont pas équivalentes et empêchent de la réduire à un mal, à une souffrance. On peut aussi se demander si le mal administré n'est pas facteur d'une injustice plus grande chez celui qu'il est censé corriger, mais également chez celui qui l'administre, qui peut y compromettre sa propre dignité. Mais dans ce cas, comment penser la punition

autrement que comme un mal ? Pour autant, une société peut-elle se dispenser de toute punition ? Il s'agit alors de se demander si, et à quelles conditions, une punition peut être efficace sans nier ce qui lui donne son sens : la liberté qu'à la fois elle suppose et vise à réorienter, et la dignité. Mais peut-elle s'en montrer respectueuse sans compromettre la réalisation du but qu'elle se propose ?

Les références pouvant nourrir la réflexion étaient ici nombreuses : de Platon à Ricœur, on pouvait, selon sa culture, évoquer Beccaria, Rousseau, Kant, Hegel, Bentham, Nietzsche, Kafka, Foucault, etc. Certains candidats ont su le faire et les meilleurs ont su mettre en évidence que les conceptions de la punition expriment des théories de la justice et des représentations du justiciable. L'analyse d'exemples précis de punition était ici nécessaire, à condition de ne pas se borner au poncif désuet du bonnet d'âne et de préférer le supplice de Damiens, sur lequel s'ouvre l'ouvrage de M. Foucault, *Surveiller et punir*.

## RAPPORT

On note cette année une augmentation sensible du nombre des copies ayant choisi le sujet hors-thème, même si cela reste très marginal. Il est difficile d'interpréter ce choix, mais il semble avoir été souvent positif, et non par défaut. On peut penser que certains candidats ont pu puiser dans leur travail de première année les éléments d'un traitement de la question, qui a été parfois tout à fait satisfaisant. Cela explique que le second sujet n'ait pas constitué uniquement un refuge pour des candidats ayant mal préparé le thème, et qu'il ait donné lieu à quelques très bonnes copies.

On peut penser également que d'autres l'ont choisi parce qu'ils ont été désarçonnés par le libellé du premier sujet. Ils pouvaient en effet être surpris de se voir questionnés sur la vérité de la chose, alors qu'ils situaient la vérité non dans les choses mais dans ce qu'on en pense (idée, jugement) ou dans ce qu'on en dit (énoncé, proposition). Si c'est le cas, et même si cela ne pouvait suffire à la réalisation d'une bonne copie, cela témoigne au moins d'une compréhension littérale correcte du sujet, et en particulier de la notion de chose, là où beaucoup se sont contentés de rabattre "chose" vers "énoncé" ou "idée" pour se donner le sujet qu'ils pouvaient traiter...

Dans l'ensemble, les candidats, majoritairement préparés, ne manquaient pas de références classiques sur la vérité. Celles-ci restaient toutefois à mettre en rapport avec le sujet et non pas à plaquer sur lui en formant un écran à sa compréhension.

Le nombre important de copies distinguées par des notes égales et supérieures à 18 doit être pris comme un encouragement à travailler en ce sens. Ces travaux doivent motiver les futurs candidats, qui doivent se convaincre que cette épreuve n'a rien d'une loterie, et qu'une préparation judicieuse, loin de tout bachotage, trouve sa juste récompense.

## ■ APPRÉCIATIONS GÉNÉRALES DES CORRECTEURS

La session 2015 est marquée par une très grande unanimité des correcteurs concernant le constat fait à partir des copies corrigées. Leurs remarques convergent remarquablement : la plupart constatent la substitution au sujet d'une question de cours classique portant sur les critères de vérité, et parfois sur les moyens de parvenir à la vérité. Nombreux sont les candidats qui se demandent ainsi à quelles conditions on peut dire quelque chose de vrai, et la question de la vérité se voit alors déplacée de la chose dont on parle vers ce que l'on en dit. Si l'on peut comprendre la difficulté éprouvée à dégager le sens de l'énoncé, celle-ci n'autorise pas à en traiter un autre qui est sans rapport, comme la question du devoir de dire la vérité, ou encore celle des rapports entre vérité et politique.

## ■ BARÈME

La notation d'une dissertation est toujours globale : on n'attribue pas des points à des fractions de l'exercice qui seraient décomposables. Il est tenu compte de la problématisation du sujet, et de la richesse de l'argumentation mise en œuvre dans son traitement. Celle-ci ne tient pas tant à la quantité des connaissances qu'à leur maîtrise. Mais elle tient surtout à la présence d'une réflexion personnelle authentique, qui se confronte à la difficulté proposée, sans s'abriter derrière des connaissances qui en dispenseraient. Les difficultés rencontrées par la majorité des candidats devant le sujet ont amené les correcteurs à hiérarchiser les copies en fonction d'autres critères que la stricte compréhension du sujet, comme la plus ou moins grande distance par rapport à la question. On a valorisé les copies qui ont respecté la singularité du sujet, et notamment la notion de chose, sans confondre "dire d'une chose" et "dire quelque chose". L'étonnement et l'embarras devant la notion même de chose vraie étaient en effet le signe d'une certaine compréhension, sinon du problème, du moins de la spécificité de l'énoncé, dont le respect a été apprécié. On ne pouvait donc pas pénaliser ceux qui, distinguant vérité et réalité, ne voyaient pas comment les choses, qui sont toujours réelles, pouvaient être vraies. Ils ont au contraire été valorisés au détriment de ceux qui ont glissé sur la difficulté en élargissant à l'excès la notion de chose. Et les meilleures copies sont



celles qui ont su prendre du recul par rapport à la définition classique de la vérité comme adéquation, pour la penser autrement, comme manifestation ou révélation.

## ■ LES ERREURS LES PLUS FRÉQUENTES

Le traitement des références donne parfois lieu à des erreurs d'attribution : un auteur se voit attribuer une œuvre ou les thèses d'un autre. Mais les erreurs les plus regrettables viennent d'une connaissance indirecte des auteurs, qui n'ont pas été lus, mais simplement découverts par ouï-dire, si l'on peut dire, puisqu'il s'agit plutôt ici de lecture de seconde main. Les distinctions conceptuelles qu'on pouvait attendre à l'issue d'une année de préparation sont loin d'être maîtrisées : véracité et vérité sont trop souvent confondues, et la notion d'authenticité est la grande absente des analyses, alors qu'une réflexion sur la notion de faux pouvait y mener et situer la réflexion sur le bon terrain, celui d'une vérité de la chose. Il fallait également distinguer vérité et réalité, dans la mesure où leur identification interdisait au candidat de se demander comment une chose pourrait ne pas être ce qu'elle a à être pour être "vraie".

La question "en quel sens peut-on dire" a égaré des candidats qui y avaient été attentifs mais l'ont mal comprise. Les uns ont lu "à quelles conditions" au lieu de "en quel sens" et d'autres, à cause du verbe "dire", ont déplacé la réflexion vers des développements sur le langage qui les éloignaient de la chose dont on parle. Ils ont été ainsi amenés à se centrer sur la vérité de l'énoncé et à entendre par "chose" ce que l'on dit lorsqu'on "dit quelque chose"...

## ■ LES BONNES IDÉES DES CANDIDATS

Les bonnes copies sont celles qui ont eu l'idée de penser la vérité, comme le sujet y invitait, non comme une propriété du discours, mais comme liée à la réalité, celle de la chose. Il s'agissait alors de se demander comment des choses, tout en étant réelles, pouvaient manquer **de** vérité ou manquer **à** la vérité, par rapport à celles dont on dit qu'elles sont vraies. Certains ont vu que la conformité ou adéquation, si souvent citée par référence à la définition classique de la vérité, pouvait être pensée autrement que dans le rapport de l'intellect à la réalité, et située dans le rapport de la chose à son essence. Les meilleures copies sont celles qui ont aperçu l'enjeu philosophique d'une telle perspective, dans son rapport à la métaphysique.

## ■ CONSEILS AUX FUTURS CANDIDATS

Compte tenu des remarques précédentes, il faut donc à nouveau recommander aux candidats d'analyser soigneusement l'énoncé pour en dégager une problématique fidèle. Cela suppose d'aborder l'épreuve en se montrant disponible pour la singularité du sujet. Il faut éviter à l'inverse de préjuger de ce qui est demandé au point de traiter un sujet qu'on a choisi au lieu de celui qui est posé. La question de savoir ce que l'on va dire ne doit pas prendre le pas sur la question de savoir ce qui est demandé. C'est ce qui fait de l'analyse une étape incontournable, qui ne doit pas se réduire à une décomposition de l'énoncé oublieuse du sens de la question prise dans sa totalité.

Il faut donc rappeler que les connaissances acquises durant l'année ne doivent pas se substituer à l'effort personnel pour dégager la signification précise de la question posée, condition nécessaire à toute tentative pour y répondre de façon pertinente. Beaucoup de copies donnent en effet le sentiment de ne pas distinguer dissertation et récitation. Il ne s'agit pourtant pas de restituer des références sans les intégrer à une réflexion personnelle. Cela suppose donc qu'elles soient pensées et interrogées dans la perspective du sujet.

En ce qui concerne la connaissance des auteurs, il convient de rappeler que même si une présentation ou un commentaire peut se révéler utile, rien ne saurait remplacer le contact avec les textes originaux des auteurs, par une lecture personnelle, dont aucun résumé ne saurait tenir lieu. Pour cette raison, on ne saurait trop recommander d'éviter une connaissance de seconde main, et de privilégier une lecture directe des textes eux-mêmes.

Pour terminer, on recommandera aux candidats de s'appuyer sur des exemples. Ceux-ci constituent le support indispensable des analyses qui sont attendues. Pour jouer ce rôle, ils doivent être pertinents, non fictifs, car un exemple perd toute valeur s'il est inventé pour les besoins de la cause, et enfin ils doivent tenir compte du sujet : en l'occurrence ici, ce ne sont pas tant des exemples de vérités qu'il s'agissait de convoquer, mais des exemples de choses dont on peut dire qu'elles sont vraies, en donnant au mot l'extension large qu'il peut avoir dans l'usage courant. Ainsi une œuvre d'art, une histoire, de l'or, du cuir, un ami, et pourquoi pas un café constituaient des exemples de "choses" susceptibles d'être dites vraies, dont l'analyse pouvait permettre de dégager en quel sens on le dit. C'est cette analyse qui peut permettre de dégager progressivement le sens de la question. Il ne faut pas croire que ce sens se laisse saisir dès la première lecture.

Puissent ces quelques remarques permettre aux candidats de la session 2016 de se préparer efficacement et d'aborder l'épreuve avec confiance !